

europa

revue littéraire mensuelle

Roberto Bolaño

juin-juillet-août 2018

Figure majeure de la littérature contemporaine, **Roberto Bolaño** (1953-2003) est aujourd'hui devenu une légende. Son œuvre est traduite dans le monde entier et son rayonnement ne cesse de s'étendre. Né au Chili où il passa son enfance et une partie de sa jeunesse, Bolaño prit le chemin de l'exil au lendemain du coup d'État de 1973 et vécut d'abord au Mexique, puis en Espagne à partir de 1977.

Tout en exerçant divers métiers pour survivre — groom ou veilleur de nuit dans un camping —, il écrivait et lisait sans trêve. Poursuivant son chemin dans la pénombre pendant des années, il accéda soudain à une large reconnaissance avec *Les Détectives sauvages*.

Paru en 1998, ce roman allait devenir un livre culte, tout comme *2666*, chef-d'œuvre publié un an après sa mort et la dispersion de ses cendres dans la Méditerranée.

Bolaño s'est toujours perçu comme un homme qui se consacrait entièrement à la poésie et le meilleur de son œuvre résulte d'un transvasement des genres : partant du récit, il recrée les conditions qui permettent l'acte poétique. Dans ses nouvelles et ses romans où s'enchevêtrent génialement les intrigues, la figure narrative dominante est le poète lui-même : le chercheur hétérodoxe du réel, le détective sauvage.

Bolaño a déclaré que tout ce qu'il avait écrit était dans une large mesure une lettre d'amour et d'adieu à sa génération. L'amour fidèle

porté à une geste juvénile, le rêve de la poésie toujours recommencée se font roman de formation, récit d'heurs et de malheurs, désopilante désolation critique face aux inéluctables leurres qui guettent les avant-gardes littéraires et politiques, affirmation de la nécessité du combat artistique, inlassablement voué à la défaite face à l'horreur mais indispensable et vital. L'œuvre de Roberto Bolaño serait-elle en fin de compte une immense et paradoxale élégie ? Repoussant les « passions tristes », elle dispense une énergie qui nous tient en éveil dans la profonde joie de lire.

Anne Picard, Melina Balcázar Moreno, Juan Villoro, Javier Cercas, A.G. Porta, Enrique Vila-Matas, Menchu Gutiérrez, Miguel Casado, Olvido García-Valdés, Roberto Bolaño, Cristián Warnken, Florence Olivier, Luis Felipe Fabre, Roberto Brodsky, Patricio Pron, Armando González Torres, Sergio González Rodríguez, Chris Andrews, Ursula K. Le Guin, Éric Bonmargent, Karim Benmiloud, Vera Broichhagen, Matei Chihaia, Robert Amutio, Carmen Boullosa, Francisco Goldman, Hedwige Jeanmart.

## CAHIER DE CRÉATION

Mario Santiago Papasquiaro • José Vicente Anaya • José Watanabe •  
Juan Gelman • Peter Härtling • Hassan Qizildji

## CHRONIQUES

ISBN 978-2-351-50095-8



**CNL**  
CENTRE  
NATIONAL  
DU LIVRE

9 782351 500958

Le numéro 20 €

VI-2018 𠄎

---

SOMMAIRE

---

ROBERTO BOLAÑO

Anne PICARD	3	Un type avec une étrange prédisposition à survivre.
Juan VILLORO	9	La bataille à venir.
Javier CERCAS	19	Une amitié.
Antoni GARCÍA PORTA	25	Roberto Bolaño, Barcelone 1977-1980.
Enrique VILA-MATAS	32	Les écrivains d'avant.
◆		
Roberto BOLAÑO	47	Sans timon et dans le délire.
Florence OLIVIER	62	Pas de roman sans poésie ni vaillance.
◆		
Menchu GUTIÉRREZ	72	Une grotte dans le désert.
Miguel CASADO	86	Littéralement et dans tous les sens.
Olvido GARCÍA VALDÉS	101	Le poète Roberto Bolaño.
◆		
Luis Felipe FABRE	110	Poètes perdus / poèmes perdus / poèmes retrouvés.
Armando GONZÁLEZ TORRES	121	Adversaires à distance.
Roberto BRODSKY	129	Dans un moment d'urgence verticale.
Ignacio ECHEVARRÍA	144	La sagesse ne viendra jamais.
Patricio PRON	148	L'écrivain de Santiago et la tradition.
◆		
Sergio GONZÁLEZ RODRÍGUEZ	156	Roberto Bolaño, détective (et artiste).
Chris ANDREWS	159	La détection sauvage.
Ursula K. LE GUIN	170	La plante grimpante de l'imagination.
◆		
Éric BONNARGENT	173	On ne badine pas avec la mort.
Karim BENMILLOUD	179	Visages du Mal dans <i>Nocturne du Chili</i> .
Vera BROICHHAGEN et Matei CHIHAIÁ	191	L'Allemagne rêvée de Roberto Bolaño.
Melina BALCÁZAR MORENO	197	Dire l'horreur.
◆		
Robert AMUTIO	204	« <i>Un poco raro</i> ».
Carmen BOULLOSA	211	L'agitateur et les fêtes.
Francisco GOLDMAN	219	Un grand livre du chagrin.
Hedwige JEANMART	224	La géographie de l'âme.

---

## CAHIER DE CRÉATION

---

Mario SANTIAGO PAPASQUIARO	239	Je serais fêlé sinon.
José Vicente ANAYA	245	Hikuri.
José WATANABE	251	Dans le désert d'Olmos.
Juan GELMAN	258	Une vieille affaire.
Peter HÄRTLING	263	Un balcon en papier.
Hassan QIZILDJI	268	Apporte-la, mais ne l'appelle pas par son nom.

---

## CHRONIQUES

---

Éric AUZOUX	275	« ¿ Dónde están ? »
Philippe PERROT	280	De l'intérêt d'apprendre à mourir avant qu'il ne soit trop tard.

### Documents

Nedjib SIDI MOUSSA	297	Jean Cassou, anticolonialiste.
Alexis BUFFET	299	Le Roy et le compagnon récalcitrant.

### La machine à écrire

Jacques LÈBRE	305	Deux personnes que l'on aurait aimé rencontrer.
---------------	-----	---

### Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	311	Le miel, le gel, la nuit.
-------------------	-----	---------------------------

### Le théâtre

Karim HAOUADEG	317	Le fantôme de Laura.
----------------	-----	----------------------

### Le cinéma

Raphaël BASSAN	320	Disparition.
----------------	-----	--------------

### La musique

Béatrice DIDIER	323	Berlioz en folie.
-----------------	-----	-------------------

### Les arts

Jean-Baptiste PARA	326	L'éveil balte.
Henri RAYNAL	334	Une évidence si claire, si lumineuse.

---

## NOTES DE LECTURE

---

337

### POÉSIE

Franck André JAMME : *L'Apprenti dans le soleil*, par Laurent Albarracín.  
Jean-Luc SARRÉ : *Apostumes*, par Ariane Lüthi.  
Boris WOLOWIEC : *Gestes*, par Alain Roussel.  
RA Hee-duk : *Le ver à soie marqué d'un point noir*, par Michel Ménaché.  
Gellu NAUM : *La Voie du Serpent*, par Chantal Amélie Steinberg.  
Jean PÉROL : *L'Infini va bientôt finir*, par Didier Pobel.  
Laurent ALBARRACIN : *Cela*, par Christian Viguié.

Cécile A. HOLDBAN : *L'Été*, par Jacques Lèbre.  
Pierre DHAINAUT : *État présent du peut-être*, par Isabelle Lévesque.  
Benoît CONORT : *Sortir*, par Chantal Colomb.  
Serge RITMAN : *Ta résonance, ma retenue*, par Philippe Païni.  
Pascal COMMÈRE : *Territoire du coyote*, par Michaël Bishop.  
Christiane VESCHAMBRE : *Écrire. Un caractère*, par Michel Ménaché.  
Philippe LEKEUCHE : *Poème à l'impossible*, par Adrien Fabre.

## ROMANS, RÉCITS

Blaise CENDRARS : *Œuvres romanesques* précédées des *Poésies complètes* (tome I) et *Œuvres romanesques* (tome II), « La Pléiade », par Wolfgang Asholt.  
Hedwige JEANMART : *Les Oiseaux sans tête*, par Jean Pastureau.  
Emmanuelle FAVIER : *Le courage qu'il faut aux rivières*, par Brigitte Ferrand.  
Elena FERRANTE : *L'Enfant perdue*, par Max Alhau.  
Nedim GÜRSEL : *Étreintes dangereuses*, par Michel Ménaché.  
Mérédith LE DEZ : *Le Cœur mendiant*, par Marie-Hélène Prouteau.  
Séverine JOUVE : *Les Chercheurs de lumière*, par Pascal Boulanger.

## ESSAIS, DIVERS

Aviad KLEINBERG : *Le Dieu sensible*, par Michel Delon.  
Jean-Louis CABANÈS : *La Fabrique des valeurs dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle*, par Henri Mitterand.  
Sophie GUERMÈS : *La Fable documentaire. Zola historien*, par Henri Mitterand.  
Raphaël BARONI : *Les Rouages de l'intrigue*, par Claire Colin.  
Robert MISRAHI : *Sartre ou le premier chemin de la liberté*, par Anne Mounic.  
Daniel ARGELÈS : *Klaus Schlesinger ou l'écriture de l'histoire*, par Sibylle Goepper.  
Karol BEFFA : *Par volonté et par hasard*, par Béatrice Didier.  
*Diérèse* n° 72, par Isabelle Lévesque.  
*Cahiers J.-M.G. Le Clézio*, n° 10, par Anne-Laure Bonvalot.  
*Tarabuste, une fabrique de la poésie libre*, par Martine Monteau.  
*Bernard Lesfargues, disparition d'un poète et d'un passeur*, par Jean-Claude Forêt.

# UN TYPE AVEC UNE ÉTRANGE PRÉDISPOSITION À SURVIVRE

*J'aurais dû être détective privé et à l'heure qu'il est, je serais certainement déjà mort. Je serais mort à Mexico, à 30 ans ou à 32 ans, tué par balle dans une rue, et cela aurait été une belle mort et une belle vie.*<sup>1</sup>

On sait qu'une étoile continue de briller après sa mort. Quinze ans se sont écoulés depuis la mort prématurée de Roberto Bolaño des suites d'une maladie hépatique mais l'écrivain ne s'est jamais vraiment tu et sa voix ne semble pas épuisée. Outre les romans ou les recueils qui l'avaient fait connaître, Bolaño a laissé, après sa disparition, une constellation de textes, à des stades d'achèvement très divers, qui ont été publiés à titre posthume. Si l'on inclut *Conseils d'un disciple de Morrison à un fanatique de Joyce*, écrit à quatre mains avec Antoni García Porta, et *Bolaño por sí mismo*, anthologie d'entretiens éditée au Chili par Andrés Braithwaite, onze livres ont ainsi été publiés depuis la mort de l'écrivain chilien en juillet 2003 — onze livres de facture et d'extension variées : romans, nouvelles, chroniques, articles, poésie, entretiens, ébauches de récits.

Il convient de préciser qu'au moment de la disparition de Bolaño certains de ces textes étaient prêts — ou quasiment prêts — pour la publication, ainsi *Le Gaucho insupportable*, recueil que l'écrivain venait de remettre à son éditeur Jorge Herralde, ou l'impressionnant et monumental *2666*, que corrigeait encore Bolaño quelques jours avant sa mort, et qui parut en Espagne en novembre 2004. Même si l'on peut imaginer que Bolaño aurait encore travaillé à *2666*, le résultat n'aurait sans doute pas varié de façon très significative.

L'anthologie *La Universidad desconocida* (2007), où se trouve rassemblée une grande partie de la poésie de Bolaño, constitue une publication essentielle qui offre un intérêt « archéologique » et nous dévoile les différentes strates de la création poétique de l'auteur. Cet ouvrage aurait pu être publié dès 1993

---

1. *Bolaño por sí mismo, entrevistas escogidas*, selección y edición de Andrés Braithwaite, Santiago de Chile, Universidad Diego Portales, 2011, p. 124 (citation de l'émission *Perfiles*, mai 2002, RFI).

mais Bolaño ne s'était pas résolu à le faire paraître dans sa totalité et avait préféré le fractionner en publiant *Trois* et *Les Chiens romantiques*.

Deux ouvrages posthumes s'apparentent aussi à des ouvrages anthologiques : *Entre parenthèses* (édition de Ignacio Echevarría) réunit ainsi nombre d'articles, chroniques, prologues et discours tandis que *Bolaño por sí mismo* rassemble les principaux entretiens que l'écrivain avait accordés. Ces livres sont importants et ils permettent aux lecteurs de dresser une cartographie des goûts, des positions, des batailles de Bolaño.

D'autres textes, tels *Le Secret du mal*, *Le Troisième Reich* ou plus récemment *Los sinsabores del verdadero policia* (2011), *El espíritu de la ciencia ficción* (2016), *Sepulcros de vaqueros* (2017) ont été extraits des vastes archives de Bolaño<sup>2</sup>. Si ces livres peuvent sembler relever davantage de l'exploration du laboratoire littéraire de l'auteur, leur intérêt est indéniable et ils participent d'une mise en perspective de l'œuvre de l'écrivain chilien. Dans un récent article, le critique et écrivain argentin Diego Gándara soulignait que l'apparition d'un nouvel inédit de Bolaño — « un classique du XX<sup>e</sup> siècle », comme l'appelait Jorge Herralde, longtemps son éditeur — est toujours un événement intéressant, par-delà toutes les polémiques ou les interrogations sur la pertinence de sa publication, car il nous permet de lire une œuvre ouverte mais aussi une œuvre fractale qui, plus qu'une continuité, révèle une unité de thèmes, de motifs, de procédés qui réapparaissent dans tous ses livres<sup>3</sup>.



À la question qu'on lui posait en 2002 : « Qui est Roberto Bolaño, selon Roberto Bolaño ? », l'écrivain chilien avait répondu : « De Bolaño on a dit à peu près autant de choses qu'on en a écrites. Qu'il cultive le roman noir, que c'est un héritier du boom, qu'il a du succès, qu'il est le meilleur représentant du roman latino-américain de sa génération, que c'est un polémiste à cause de ses critiques acerbes des écrivains chiliens, et notamment de Luis Sepúlveda et de Hernán Rivera Letelier. Je ne sais pas qui je suis, et ça m'est égal. Mais je sais ce que je fais et surtout je sais ce que je ne fais pas et ne ferai jamais. L'unique devoir des écrivains est d'écrire bien et, si possible, mieux que bien, de tendre vers l'excellence. Après, en tant qu'individus, les écrivains peuvent

2. Les livres dont les titres sont donnés en espagnol n'ont pas encore été publiés en traduction française.

3. Voir Diego Gándara, « Bolaño, el interminable », sept. 2017, <http://www.so-compa.com/lecturas/bolano-el-interminable/>

bien faire ce qu'ils veulent, je m'en moque. Libre à eux d'être collectionneurs de canettes de bière, passionnés de football, chiens de compagnie de la première dame ou héroïnomanes. »

Souvent interrogé au sujet de son identité nationale, Bolaño répondait en ces termes : « Je suis un écrivain chilien mais un écrivain chilien surtout à contre-courant ; alors, si je ne suis pas un écrivain chilien, qu'est-ce que je suis ? Un écrivain espagnol ? Les écrivains espagnols ne me considèrent pas comme espagnol. Un écrivain mexicain ? Les écrivains mexicains ne me considèrent pas non plus comme mexicain. Un écrivain bolivien ? J'aimerais bien être un écrivain bolivien. Je suis un écrivain de langue espagnole, et pour ce qui est de la littérature, la diviser en pays nous mène à des choses absurdes. <sup>4</sup> » « Ma seule patrie — expliquait-il encore à Mónica Maristain — ce sont mes deux enfants, Lautaro et Alexandra. Et peut-être, mais au second plan, quelques instants, quelques rues, quelques visages ou scènes ou livres qui sont en moi et qu'un jour j'oublierai, ce qui est le mieux que l'on puisse faire avec la patrie. <sup>5</sup> »

Bolaño semblait ainsi se définir avant tout comme un Latino-américain en exil — un exil qui ressemblait à une exigence éthique et n'avait rien de nostalgique : « Peut-on avoir la nostalgie d'une terre où l'on a failli mourir ? Peut-on avoir la nostalgie de la pauvreté, de l'intolérance, de la prépotence, de l'injustice ? La cantilène entonnée par des Latino-américains et aussi par des écrivains d'autres zones appauvries ou traumatisées, insiste sur la nostalgie, sur le retour au pays natal, et j'ai toujours trouvé que c'était un mensonge. <sup>6</sup> » L'exil de Bolaño s'apparentait plutôt à une manière d'être toujours étranger, en mouvement perpétuel — à l'instar de ses personnages —, de résister à la tentation nationaliste — d'où son rejet de la notion de patrie — et plus encore au confort d'une position stable qui lui aurait fait perdre son sens critique.



Comment appréhender une œuvre dont le succès public auprès des lecteurs ne cesse de croître en espagnol et dans de nombreuses autres langues ? Comment aborder la construction du mythe Bolaño, qui n'est autre que le mythe d'un écrivain ayant tout misé sur la littérature et qui fut emporté par la

4. Déclarations de Bolaño à une chaîne de télévision chilienne ; voir « Bolaño y el problema de la patria », *El Cultural*, 20 octobre 2017.

5. Roberto Bolaño, *Entre parenthèses*, « Étoile distante. Entrevue avec Mónica Maristain », trad. R. Amutio, Christian Bourgois éditeur, 2011, p. 432-433.

6. *Ibid.*, « Littérature et exil », p. 54-55.



maladie à cinquante ans, en pleine maturité littéraire, alors même qu'il écrivait frénétiquement et que rien ne semblait pouvoir l'arracher à sa table de travail ?

En consacrant un dossier à Roberto Bolaño, la revue *Europe* voudrait éclairer une œuvre qui semble déborder nombre de cadres établis et que l'on pourrait envisager, à bien des égards, comme une relecture de l'histoire de la littérature latino-américaine. Une relecture qui prend parti, qui semble créer son propre canon littéraire, tout en le questionnant ou en le remettant souvent en cause. Insolence, humour, parodie, satire, contestation des structures dominantes, c'est peut-être à travers ce principe de subversion toujours actif dans l'œuvre de Bolaño que l'on entreverrait le mieux sa relation avec l'avant-garde.

« Les critiques ont toujours été très généreux envers mes romans et mes nouvelles, et ce serait sans doute abuser de leur patience ou de la patience du dieu des critiques, d'exiger ou de demander une générosité similaire envers ma poésie <sup>7</sup> » ironisait Bolaño en 2001. Il nous fallait donc échapper à un regard myope et, au fil de notre dossier, nous avons eu à cœur de montrer que Bolaño, nourri de poésie, était avant tout un poète qui avait peut-être trouvé dans la prose et le roman une manière d'élargir les territoires du poème.



Dans un entretien accordé en 2003, voici ce que répondit Bolaño lorsqu'on lui demanda ce qu'évoquait pour lui le mot posthume : « Ça ressemble à un nom de gladiateur romain. Un gladiateur invaincu. Ou, du moins, c'est ce que veut croire le pauvre Posthume pour se donner du courage. <sup>8</sup> » Derrière la boutade et l'autodérision de la réponse, on entrevoit en filigrane une représentation de soi-même et de l'idée que Bolaño se faisait de l'écrivain. Cette déclaration faisait écho à d'autres propos de l'auteur tenus en 1999 : « La littérature ressemble beaucoup aux combats des samouraïs, mais un samouraï ne se bat pas avec un autre samouraï, il se bat contre un monstre. Par ailleurs, il sait généralement qu'il sera défait. Garder courage en sachant au préalable qu'on sera vaincu et aller au combat, c'est ça la littérature. » Comment se souvenir de Bolaño aujourd'hui ? On peut se souvenir de lui comme le fit la poète mexicaine Verónica Volkow — arrière-petite-fille de Trotski : « Je me rappelle sa tendresse, surtout dans ses rapports avec les autres. Comme j'ai eu la chance de lire de la poésie avec lui, j'ai pu apprécier dans sa poésie cette

7. Bolaño *por sí mismo*, « Balas pasadas », *op. cit.*, p. 117.

8. Roberto Bolaño, *Entre parenthèses*, « Étoile distante. Entrevue avec Mónica Maristain », *op. cit.*, p. 452.

propension à la tendresse envers les êtres les plus désemparés ; il me rappelait Rimbaud recueillant des ivrognes comme une mère tendre.<sup>9</sup> » Et puis, parce que la chose la plus merveilleuse de la littérature est d'être lecteur, on peut se souvenir de Bolaño en le lisant — ce qui est la meilleure façon de lui permettre de continuer à se battre.

Anne PICARD

*Le titre de la préface est emprunté au poème de Roberto Bolaño intitulé « Los años », recueilli dans La Universidad desconocida (Anagrama, 2007, p. 402). Je remercie vivement Melina Balcázar Moreno qui a codirigé ce dossier avec générosité et enthousiasme. Ma gratitude va aussi à Jean-Baptiste Para pour sa confiance, et l'aide précieuse qu'il nous a apportée.*

---

9. Voir « Los años mexicanos de Roberto Bolaño », [http://www.bbc.com/mundo/noticias/2013/07/130715\\_cultura\\_mexico\\_roberto\\_bolano\\_jcps](http://www.bbc.com/mundo/noticias/2013/07/130715_cultura_mexico_roberto_bolano_jcps)